

"Le Prince" de Nicolas Machiavel – 1513

Machiavel, machiavélique = perfide, déloyal, retors, amoral, n'hésitant pas à utiliser les moyens les plus tordus pour arriver à ses fins. Un des rares auteurs dont le nom a donné un adjectif... À nuancer. Grands principes du machiavélisme selon Voltaire : « *Ruinez qui pourrait un jour vous ruiner, assassinez votre voisin qui pourrait devenir assez fort pour vous tuer.* »

Machiavel (1469-1527) est d'abord un homme de la Renaissance, et qui plus est florentin, c. à d. au cœur de l'Histoire. La Re-naissance, c'est le retour à l'antique, formidable explosion artistique et culturelle – Botticelli, Vinci, Michel-Ange, Raphaël, etc. Cette redécouverte de la civilisation gréco-romaine et de l'amoralisme de sa philosophie politique, entraîne une réflexion sur le pouvoir et la manière de l'exercer, à travers la lecture, et souvent la découverte, des textes anciens.

Un exemple en est le "*Discours sur la première décade de Tite-Live*" [historien de la république romaine -59 ou -64, +17] de Machiavel, dont le "*De principatibus*" (Des principautés, titre original du "Prince") est une sorte de résumé sous forme de manuel pratique.

Réflexion d'autant plus pertinente que la Renaissance est aussi une période trouble et complexe sur le plan politique (*créativité artistique et instabilité politique vont souvent de pair, cf. Weimar*) :

- Rivalité entre l'Empire et la Papauté depuis plus de 500 ans (Guelfes et Gibelins).
- Pression de l'Empire ottoman, sur terre et sur mer. Prise de Constantinople en 1453, domination des corsaires turcs en Méditerranée, règne de Soliman le Magnifique, conquête de la Serbie en 1459, siège de Vienne en 1529, prise de Buda en 1540, etc.
- Montée en puissance de l'Espagne et découverte des Amériques à partir de 1492.
- Débuts de la Réforme (1517, 1521 Diète de Worms) en prélude aux guerres de religion.

L'Italie, mosaïque de villes-états, de principautés et de républiques, qui ne sera un État unifié qu'en 1860, est alors le champ de bataille où s'affrontent les puissances européennes, par l'intermédiaire de mercenaires suisses, espagnols ou allemands, prompts à changer de camp en cas de retard de paiement et commandés par des *condottiere* aux ambitions démesurées. « *La ruine présente de l'Italie n'est advenue d'autre chose que de s'être longtemps reposée sur les armes mercenaires* » ("Le Prince", ch. XII). Un des projets de Machiavel était de doter Florence d'une milice citoyenne, car « *les principaux fondements de tous les États... sont les bonnes lois et les bonnes armes* » (id).

► De 1494 à 1559 (traité du Cateau-Cambrésis), ce sont les **Guerres d'Italie**, que Machiavel utilise abondamment comme illustration de ses thèses (ainsi que de nombreux *exempla* tirés de l'Histoire antique) : « *L'Italie a été envahie par le roi Charles [VIII], pillée par le roi Louis [XII], violée par le roi Ferdinand [d'Aragon] et déshonorée par les Suisses [mercenaires].* » (ch.XII).

Puis François I^{er} contre Charles Quint, Marignan 1515, Pavie 1525, sac de Rome 1527.

Ces micro-États sont sans cesse en guerre les uns contre les autres : Florence contre Pise et contre la Rome des Borgia, elle-même déchirée par les querelles entre papauté, Colonna et Orsini, les États pontificaux plus ou moins alliés de la France, sans compter Milan, Venise, Sienne, Naples, etc.

Et les alliances sont fragiles et promptes à se renverser ! **Période de grande violence.**

Et la belle Florence, haut-lieu de la Renaissance artistique, n'est pas épargnée !

De son vivant, Machiavel a ainsi connu quatre changements de régime : Florence, l'une des dernières républiques italiennes (avec Venise) s'est insensiblement transformée en seigneurie avec les Médicis, banquiers et mécènes : Cosimo dès 1434 (**Brunelleschi et Donatello** terminent la coupole du Dôme de Florence en 1436), puis Laurent le Magnifique, mort en 1492.

Son fils et successeur Piero, piètre administrateur, est renversé en 1494 par le roi de France Charles VIII, qui autorise alors les Florentins à choisir leur gouvernement. Ils désignent **Savonarole**, moine bénédictin et prêcheur populaire, qui institue une "République chrétienne et religieuse", proclamant Jésus-Christ "roi du peuple florentin". Régime austère et intégriste durant lequel de nombreux chefs d'œuvre furent brûlés sur le "**bûcher des vanités**" : livres de Boccace et Pétrarque jugés immoraux, peintures de Botticelli aux nus jugés indécentes à jamais perdues.

Savonarole s'attire en outre l'hostilité du duc de Milan Ludovico Sforza et du pape Alexandre VI (Borgia, famille ennemie des Médicis avec laquelle elle se dispute la papauté - alternance). Les Florentins se lassent rapidement de ces excès. Excommunié en 1497, emprisonné et torturé, il est pendu et brûlé sur le bûcher des vanités le 23 mai 1498. Avant de mourir, il laisse un traité pour le gouvernement de Florence, lu par Machiavel.

Machiavel a alors 29 ans. De toute petite noblesse guelfe, profondément attaché à la République, il avait déploré l'occupation française de 1494 (« *Les Français commencent à devenir embêtants* »), mais on ne sait rien de son attitude vis à vis de Savonarole, si ce n'est qu'il assista à ses premiers sermons (in *Lettres familières*). L'ensemble de ses écrits de la période 1494-1498 a disparu.

Jeune marié (il aura cinq enfants), il entame alors une carrière au service de la République, restaurée après Savonarole : secrétaire à la chancellerie, homme de confiance de **Pier Soderini**, "gonfalonier à vie" de la République, c. à d. chef du gouvernement - ainsi nommé car il était chargé de porter le gonfalon, sorte d'étendard. Il multiplie les missions délicates, notamment auprès du pape Alexandre VI et de son fils César Borgia qui menaçait Florence, puis auprès du roi de France Louis XII et du nouveau pape Jules II, cette fois un Médicis, et aussi de l'Empereur Maximilien de Habsbourg. Il organise le blocus de Pise, qui sera prise par les armées florentines en 1509.

Mais la formation de la "sanctissime ligue" (octobre 1511 – Papauté, Venise, Espagne (Philippe I^{er} dit Le Beau, roi d'Espagne, était le fils de Maximilien de Habsbourg et le père de Charles Quint), contre la France alliée de Florence, sonne le glas de la République et la débandade de sa milice.

► En 1512, les Habsbourg réinstallent les Médicis à la tête de Florence, après le sac de la ville par les troupes papales et le repli des troupes françaises hors de Toscane. Les Médicis resteront maîtres de Florence pendant quinze ans, jusqu'en 1527, année du décès de Machiavel.

► En 1513, après avoir été impliqué dans une conjuration contre les Médicis, jeté en prison puis innocenté, il sollicite en vain un emploi auprès de la Seigneurie, loisir forcé qu'il utilise pour écrire ses **Discours sur les décades de Tite-Live**, hommage aux premiers temps de la République romaine. Il commence en même temps la rédaction du "*Prince*", qu'il dédie à Laurent II de Médicis dans l'espoir d'obtenir un poste – fausse modestie de courtisan ; mais son dédicataire lit à peine l'opus, qui ne sera édité qu'en 1532, 5 ans après sa mort.

Petit-fils de Laurent le Magnifique, Laurent II épouse en 1518 une cousine du roi François I^{er}, Madeleine de la Tour d'Auvergne, de qui il aura une fille, Catherine de Médicis, future épouse du roi de France Henri II. C'est pendant la célébration des noces entre Laurent et Madeleine à Amboise que fut mise en scène pour la première fois la célèbre comédie de Nicolas Machiavel, **La Mandragore**. [La mandragore est une plante censée avoir des effets bénéfiques sur la fécondité, stratagème qu'utilise le jeune florentin Callimaco pour séduire la belle Lucrezia, épouse austère sans enfant d'un riche bourgeois.] 1^{ère} représentation publique en 1525, vif succès jusqu'au pape Léon X (Médicis).

Outre quelques missions sans importance, Machiavel, ami des républicains et donc opposant aux Médicis, se consacre alors à l'écriture : quelques poèmes, quelques nouvelles, un traité sur "l'art de la guerre", et surtout ses "Histoires florentines", où alternent coups d'encensoir et critiques acerbes à ses commanditaires et employeurs Médicis.

► 1525, c'est le désastre de Pavie, où François I^{er} est fait prisonnier par les impériaux. Nouvelles alliances : d'un côté Allemands et Espagnols réunis sous la bannière de Charles Quint, de l'autre Français et Médicis, c. à d. Rome (Clément VII, encore un Médicis) et Florence, du côté des vaincus. C'est la panique, et Machiavel se retrouve architecte en chef du projet de fortification de Florence qu'il avait lui-même proposé aux Médicis (*développé ch.X*). Projet qui n'a pas le temps d'aboutir.

► En 1526, la **ligue de Cognac** réunissant Venise, Milan, Rome, Florence et les Français est débordée par les troupes impériales. Les conseils stratégiques de Machiavel ne sont pas écoutés et les Pontificaux tergiversent. Nombreuses trahisons, et devant l'avancée implacable des lansquenets espagnols et allemands, on dit à Rome que « la prise de Florence serait notre salut », et à Florence que « le sac de Rome nous sauverait ».

La fermeté de Machiavel fait hésiter les Impériaux, qui finalement contournent la Toscane et se dirigent vers Rome. Les 5 et 6 mai 1527, c'est le sac de Rome, le pape Clément VII Médicis se réfugie dans son château Saint-Ange, et du même coup les Médicis quittent Florence en catimini et sont remplacés par une éphémère république. Machiavel meurt douze jours après.

Sa pensée politique caractérise ce que fut la politique en Europe du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle, quand les rois eurent cessé d'être très chrétiens et ne se croyaient plus le devoir de se mêler du "salut" de leurs sujets. C'étaient les débuts de la monarchie absolue (François I^{er}, Charles Quint), et Machiavel s'adresse à son prince en prenant exemple sur la République romaine telle que décrite par Tite-Live, sur Sparte plutôt qu'Athènes. **Machiavel est un républicain, pas un démocrate.**

Alors que les démocraties prétendent gérer les intérêts des populations, le prince, lui, ne gère que ses propres intérêts de propriétaire terrien. Il est une sorte de "gentleman farmer", dont le but est de « gouverner et conserver » son domaine (ch.II) - le verbe "gouverner" appartenait alors au vocabulaire de la gestion agricole. « Gouverner, c'est mettre vos sujets hors d'état de vous nuire et même d'y penser », écrivait-il déjà dans le ch.II du "Discours sur la première décade de Tite-Live". Le prince n'a pas à se soucier du bonheur du peuple, qui « ne demande rien, sinon de n'être point opprimé », et encore moins de son avis, car « les hommes changent volontiers de maître, pensant rencontrer mieux, en quoi ils s'abusent, car ils connaissent après, par expérience, qu'ils ont empiré leur condition » (ch.III). Et plus loin (ch.XVII) : « Il est une chose que l'on peut dire de tous les hommes : qu'ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gain. », et au ch. XXIII : « Les hommes toujours se découvrent à la fin méchants, s'ils ne sont par nécessité contraints d'être bons. » **Aucune confiance dans la "nature humaine".**

Les premiers chapitres du livre sont consacrés à la meilleure manière de conquérir et conserver une principauté : il convient d'être impitoyable avec ses adversaires ou concurrents potentiels, tout en sachant se concilier le peuple, considéré comme un simple instrument. « On a toujours besoin, pour entrer dans une province, de la faveur des habitants » (ch.III). « Il est nécessaire qu'un prince se fasse aimer de son peuple ; autrement il n'a remède aucun en ses adversités » (ch. IX). « Satisfaire le peuple et le rendre content » est le meilleur moyen d'éviter les conjurations (ch.XIX).

Mais, comme « il est beaucoup plus sûr de se faire craindre qu'aimer. » et puisque « les hommes se doivent ou caresser ou occire », pour conserver une province il faut « que l'ancienne race de leur prince soit éteinte », « exterminer la lignée du prince », « il n'y a point de plus sûre manière pour jouir d'une province que de la mettre en ruine. » (ch.V).

Exemple les Romains à Capoue, Carthage et Numance. Ou aussi César Borgia, qui fit étrangler ceux qu'il avait invités pour réconciliation, puis couper en deux en place publique celui qu'il avait chargé de la répression et « éteindre toute la lignée et parentage de ces seigneurs qu'il avait dépouillés » (ch.VII). Il se rendit ainsi populaire et put dominer sans révolte la Romagne pacifiée. Conclusion : « Il faut faire tout le mal d'un coup afin que moins longtemps le goûtant, il semble moins amer, et le bien petit à petit afin qu'on le savoure mieux. » (ch.VIII).

Menacé par ses rivaux et par l'ingratitude de son peuple, le prince « ne doit avoir autre objet ni autre penser ni prendre autre matière à cœur que le fait de la guerre et l'organisation et discipline militaires. ». Il doit donc être un bon stratège, ne pas hésiter à combattre à la tête de ses troupes, composées de nationaux motivés plutôt que de mercenaires peu fiables (Ch. XII, XIII et XIV). « Plutôt perdre avec ses propres forces que gagner avec celles des autres »... ce qui s'était produit lorsque sa chère milice fut massacrée par les mercenaires espagnols en 1512 !

À partir du ch.XV, Machiavel enjoint « au prince qui se veut conserver, d'apprendre à pouvoir n'être pas bon, et d'en user ou n'user pas, selon la nécessité. » Quand convient-il d'être lade (avare) ou libéral (dépensier), généreux ou rapace, cruel ou pitoyable, trompeur ou homme de parole, efféminé et lâche ou hardi et courageux, affable ou orgueilleux, paillard ou chaste, franc ou rusé, opiniâtre ou accommodant, grave ou léger, religieux ou incrédule, et « ainsi de suite ».

« *Il est nécessaire au prince de savoir bien pratiquer et la bête et l'homme.* » (ch.XVIII) ; à la fois lion et renard, « *il faut savoir être grand simulateur et dissimulateur* », **tout en se gardant bien d'être haï et méprisé.**

Pour ce faire, le prince doit s'abstenir « *de piller les biens et prendre par force les femmes de ses sujets (...), car les hommes oublient plus tôt la mort de leur père que la perte de leur patrimoine (...); être considéré comme changeant, léger, efféminé, de peu de courage et sans résolution, cela provoque le mépris.* ». Et pour éviter la haine, « *les princes doivent faire tenir par d'autres, les rôles qui attirent rancune, mais ceux qui apportent reconnaissance, les prendre pour eux-mêmes.* » (ch.XIX). Prendre parti en faveur des soldats ou du peuple (longs exemples parmi les empereurs romains), maintenir ou non le peuple en armes, construire ou raser les forteresses, tout dépend des circonstances, le seul but étant de maintenir son pouvoir.

« *La meilleure citadelle qui soit, c'est de n'être point haï du peuple.* » (ch.XX).

« *Il n'y a rien qui fasse tant estimer un prince que d'accomplir de hautes et magnanimes entreprises et donner de soi des exemples dignes de mémoire.* » (ch.XXI). Conquêtes brillantes, neutralité toujours contre-productive, choix avisé de ministres désintéressés (ch.XXII), se garder des flatteurs et n'écouter que les conseillers véreux (ch.XXIII), « *prévoir la tempête durant la bonace* » (ch.XXIV), ne compter que sur soi et sa vertu, et fort peu sur la fortune, « *car la fortune est femme, et il est nécessaire, pour la tenir soumise, de la battre et de la maltraiter.* » (ch.XXV). Et le texte se conclut par un appel à l'unité italienne : Lombardie, Naples et Toscane n'attendent qu'un "rédempteur" pour former un État puissant à l'image de la France et de l'Espagne ; Laurent de Médicis a tout les atouts pour être ce prince... s'il écoute les conseils de Machiavel !

Quelques remarques pour conclure :

Pas de "Contrat social" chez Machiavel, que ce soit au sens de Hobbes, avec qui il partage l'idée que "*l'homme est un loup pour l'homme*", et encore moins de Rousseau. Machiavel est totalement étranger à la vision libérale de la limitation des pouvoirs, exprimée d'abord par le Bill of Rights de février 1689 ("Glorieuse Révolution" anglaise et première monarchie constitutionnelle), dont s'inspireront Locke, Montesquieu, Rousseau, et même l'Adam Smith des "Sentiments moraux" : idéalisation de la "nature humaine" au service de principes abstraits, rationnels et universels de justice, de liberté et d'égalité, Droits de l'Homme, droit au bonheur « *une idée neuve en Europe* » (Saint-Just), naissance et prise en compte de l'opinion publique... tout l'inverse de Machiavel.

Le contexte inter- et intra-étatique est aujourd'hui totalement différent, Florence n'est plus menacée par le pape, et le roi de France ne dispute plus Naples aux Espagnols. La problématique du prince au sens de Machiavel – ou du roi constitutionnel au sens de Condorcet – a fait place à la bio-politique et aux disciplines décrites par **Michel Foucault**, à la transmission insidieuses des outils de domination décrits par **Pierre Bourdieu**, et à la compétition économique dans le cadre de la mondialisation capitaliste. Nous sommes entrés dans une "société d'exposition" (titre de l'ouvrage de **Bernard d'Harcourt**), où nous fournissons nous-mêmes les données qui nous pistent sans relâche et où notre vie privée est devenue une marchandise – donc l'enjeu d'un pouvoir économique qui domine la politique. Le prince de Machiavel, lui, ne se souciait que de conserver son pouvoir, laissant à ses habitants le soin de se nourrir, se vêtir, se reproduire et de faire société, une fois prélevé son revenu pour pouvoir payer ses mercenaires et ses courtisans.

Rien donc de bien révolutionnaire dans la pensée de Machiavel. Le pragmatisme, la real-politique, le fait qu'"on n'est pas dans un monde de bisounours" et que la fin justifie les moyens ne sont pas des nouveautés et sont encore d'actualité. Politique rime toujours avec mensonge et démagogie. Machiavel décrit des techniques de pouvoir, mais n'a pas de réflexion sur le pouvoir. "*Le Prince*" est juste une prise en compte de la "**verita effettuale**" de la politique des États à son époque, une description froide du pouvoir d'ancien régime débarrassé en partie de son fondement religieux. « *Machiavel appartient à cette famille de politiciens narcissiques ou d'écrivains qui rêvent d'action : c'est le Colonel Lawrence ou le Malraux de la Renaissance.* » (préface de Paul Veyne).

Le débat a ensuite tourné autour de l'actualité du "Prince", texte auquel aujourd'hui encore beaucoup se réfèrent. Réputation surfaite ? Vision obsolète du gouvernement ?

Il est en effet difficile de trouver actuels des principes reposant sur des exemples tirés de l'Antiquité gréco-romaine ou de l'Italie de la Renaissance, morcelée alors - rappelons-le – en d'innombrables micro-États sans cesse en guerre, et unifiée tardivement (1860).

Références lointaines, longues et ennuyeuses, assorties de difficultés liées à la traduction, qui cependant nous font réviser un chapitre important de notre histoire et voyager à travers la péninsule.

Faut-il voir dans ce texte une sorte de critique au second degré des méthodes de gouvernement de l'époque, ou au contraire un manuel pratique indiquant les bonnes pratiques permettant au prince de « gouverner et conserver » son domaine ? Tous penchent pour la deuxième hypothèse, d'autant plus que Machiavel cherche à travers ce texte à s'attirer les bonnes grâces de Laurent II de Médicis, alors maître de Florence. Machiavel est un courtisan.

En plus de l'absence totale de scrupules moraux, plusieurs points ont retenu notre attention :

- Mépris des princes de basse extraction et surtout du peuple, considéré comme un instrument qu'il faut savoir ménager car éventuellement utile en cas de besoin.
- Importance de la majesté, de la puissance et de sa mise en scène, et rôle primordial de la conduite de la guerre.
- Obsession de la faiblesse, de la mollesse, le prince ne doit surtout pas paraître efféminé...

Dernière remarque : le contexte particulièrement violent de la Renaissance, où l'assassinat politique (ou autre) était chose courante, y compris en France sous les Valois (St Barthélémy, Duc de Guise, Henri III). Norbert Elias a avancé l'hypothèse d'une "civilisation des mœurs", discutée par de nombreux historiens au regard des guerres mondiales et des génocides du XX^{ème} siècle.

La violence s'exprime-t-elle aujourd'hui d'une autre manière, moins sanglante mais tout aussi meurtrière ? Faut-il retenir de Machiavel une forme de lucidité vis à vis de la pratique du pouvoir ?

François Riether